

Barbara Prezeau-Stephenson

Être libre dans ma création

Elle se situe dans un registre différent mais complémentaire de sa consœur dominicaine, Inès Tolentino. Cette artiste et commissaire d'exposition est une femme exigeante. Elle n'hésite pas à fustiger celles qui ne lui ont fait aucun cadeau. Rencontre avec une artiste d'exception.

Comment définiriez-vous votre approche artistique, votre démarche plasticienne ?

Personnelle. Ma seule exigence, c'est d'être libre dans ma création. Je n'ai jamais tenu compte des impératifs du marché de l'art, encore moins de la critique ou des modes. Je produis des œuvres qui annoncent des tendances ou qui correspondent à quelque chose qui est dans l'air. Les vrais (es) créateurs (trices) sont sensibles au temps et témoignent de leur époque. Je crois que j'en suis.

Derrière mon œuvre il y a toute la problématique des rapports Nord/Sud, les villes du tiers monde, la vie cosmopolite et les métissages. La Caraïbe est traversée depuis cinq cents ans par toutes ces questions.

Parlez-nous des principales escales de votre parcours artistique ?

Je suis née en Haïti en 1965 dans une ancienne famille, associée à la naissance de l'État haïtien. J'ai toujours été consciente de ce prestigieux héritage. Ça c'est la version officielle. Ma famille c'est aussi « Cent ans de solitude de Garcia Marquez », des métissages complexes, une galerie de personnages aussi tragiques que fascinants, cela va du premier diplomate noir à la cour d'Angleterre, à l'arrière grand-mère « restavèk » et abusée par celui qui fut mon arrière grand-père maternel. Une douleur qui se transmet depuis quatre générations, de mère en fille. À dix-huit ans j'ai adopté le Canada comme seconde patrie. J'adhère aux pratiques démocratiques qui fédèrent ce pays. Le Canada a une longueur d'avance sur la question des droits humains, de l'égalité, des genres, des minorités. Même si la question autochtone reste sensible. Les artistes y sont équitablement traités. Le métier d'artiste y est valorisé.

En 1989, j'ai vécu à Paris, c'est de là que remonte mon travail avec les artistes africains, caribéens, et sud-américains.

À partir de cette date, il y a eu des commémorations en cascade, 1992 : cinq cents ans de la découverte du « Nouveau Monde ». J'ai participé avec deux Dominicains et un Cubain à l'Exposition internationale de Séville. Notre projet habitait deux pavillons, celui de l'Afrique et celui de l'Amérique Latine. Il n'y avait pas de pavillon de la Caraïbe, personne n'y avait pensé. Cela reste quand même mon expérience la plus forte en termes d'organisation, de circulation de visiteurs, de visibilité, etc. Je n'avais alors que vingt-sept ans.

J'ai découvert l'Afrique la même année, en participant à la Biennale de Dakar. L'année suivante

je m'y installais avec mon mari diplomate canadien et ma famille (mon premier bébé et ma jeune sœur).

Le Sénégal correspond pour moi à une période d'intense activité créatrice, notamment le début d'une complicité avec les artisans, dimension que je n'abandonnerai plus jamais dans mon travail et que je poursuivrai en rentrant vivre en Haïti à partir de 1995.

Le retour en Haïti correspond pour moi à une implication progressive dans la reconstruction de l'image du pays, à travers divers projets, comme la mise en œuvre du Forum Transculturel à Port-au-Prince. Du 20 juin au 6 juillet 2006, ce sera la cinquième édition. La Fondation Afric AméricA, que j'ai créée avec la journaliste Mariam Selly Kane du Sénégal, accueillera une dizaine de créateurs et de chercheurs, d'Afrique, d'Europe, des Amériques, qui travailleront avec les artistes haïtiens.

Actuellement, je suis mandatée par le gouvernement haïtien pour assurer la coordination du projet de « Revalorisation du Bel Air ». Il s'agit du quartier le plus ancien de Port-au-Prince, concentrant la population d'artistes et d'artisans la plus importante de toute la Caraïbe. Ce quartier a subi de grandes violences au cours de la période de trouble qui a justifié l'intervention onusienne. Il a été l'un des premiers pacifiés et c'est justice de redynamiser son économie par le renforcement de la production des ateliers. Ce projet occupe beaucoup mon temps.

Il nous est difficile de vous enfermer dans un registre unique. Aidez-nous à vous identifier clairement.

Cela est si difficile que j'ai éprouvé le besoin de construire mon propre site www.prezeau.com, afin de mettre de l'ordre dans la présentation d'une œuvre qui s'étend sur vingt ans et quatre régions du monde.

En février 2007, l'Institut Français d'Haïti a réalisé ma première rétrospective au musée d'Art haïtien. Il y avait une centaine d'œuvres et il a fallu réquisitionner le hall d'entrée de l'IFH.

Mon œuvre ne se laisse pas enfermer dans un registre particulier ; certes, il y a quand même un tropisme fort vers l'anthropologie et les arts populaires.

En ce qui concerne ma personne, je suis citoyenne du monde, quelqu'un qui s'entoure de nomades des temps nouveaux, s'en nourrit et partage souvent leurs itinéraires. Ma création n'est pas une affaire solitaire, l'amitié, les complicités y jouent un rôle majeur.

Je suis à la fois quelqu'un d'ancré dans la mémoire, la géographie et un être de flux. De



Barbara Prezeau-Stephenson : « Ma seule exigence, c'est d'être libre dans ma création »

passage. Dans la religion populaire haïtienne le principe « Kalfou » synthétise tout cela.

Dans l'intimité, je suis une maman passionnée. J'ai deux enfants magnifiques et leur éducation est au centre de ma vie.

Avec les hommes c'est beaucoup plus compliqué. J'espère comprendre un jour.

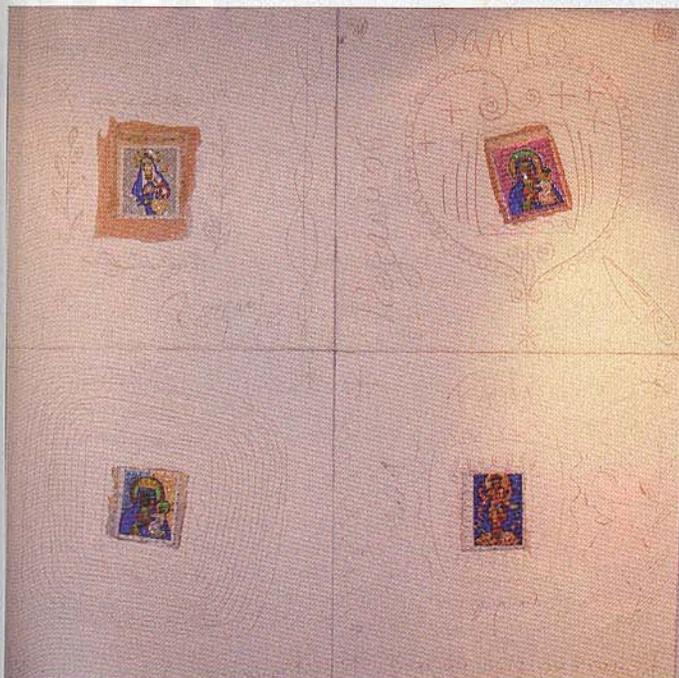
Vos œuvres frappent l'imagination. Qu'est-ce qui vous permet d'exprimer vos idées avec autant d'aisance, de spontanéité et de doigté ?

Contrairement à la plupart de mes pairs artistes haïtiens, je ne suis pas une autodidacte. Mon savoir-faire, j'ai été le rechercher dans les universités du Nord. Je ne crois pas au génie. Je crois à la connaissance et à la transmission des savoirs. Je ne suis pas que praticienne, je me suis beaucoup consacrée à la théorie, à l'histoire de l'art, à l'histoire des religions. J'écris et publie des articles sur l'art haïtien et de la Caraïbe.

Je respecte également les connaissances traditionnelles, exigeant d'autres modes de transmission. La religion populaire et ancestrale des Haïtiens, communément désigné par « vodou » (depuis les écrits d'un certain Moreau Saint Méry qui avait observé des rites originaires du Dahomey, au XVIII^e siècle), est un lieu de transmission de connaissances. Mon travail de création est tout le contraire du spontané. Il n'y a aucune innocence dans ma démarche. Tout est acquis par l'étude et la recherche.

Votre rencontre avec Inès Tolentino est intéressante. Saint-Domingue et Haïti côte à côte, quel symbole !

Mon histoire avec les artistes dominicains



Personnellement votre vision de l'art est-elle féministe ou est-ce vous faire injure que de le dire ?

Le féminisme est un courant déterminant de l'histoire moderne et post-moderne. C'est une grille d'analyse des sociétés aussi importante que le marxisme.

Il faut connaître les classiques, d'ailleurs Simone de Beauvoir aurait eu cent ans cette année. La lecture « du deuxième sexe » a forgé mon sens critique.

L'art féministe est née avec le Pop Art aux États-Unis et les nouveaux réalistes en France (Niki de Saint Phalle), il emploie les mêmes moyens avec un contenu politique plus évident.

remonte à loin. Ils m'ont beaucoup aidée sur le plan professionnel, ils ont facilité mon intégration parisienne. C'est une anthropologue dominicaine, Delia Blanco, qui a présenté mon travail à Séville en 92.

Comme nous n'avons pas attendu les politiques pour valoriser nos points communs, nous ne serons pas divisés par les tensions politiques. Somme toute, les artistes des deux cotés de l'île sont très indépendants des pouvoirs.

Finalelement au-delà des frontières, la Caraïbe est une et multiple ?

À l'image de ses habitants. La Caraïbe est un réservoir de contradictions. Avec ses avantages et ses inconvénients, nous étions globalisés avant la lettre, dans notre essence même. Concentrés vers l'exportation depuis toujours, sans matière première, sans industrie, condamnés au tourisme et à la transformation.

Multilingues, sang-mêlés, flibustiers dans l'âme. Nous sommes à la fois insulaires et globe-trotters. On nous retrouve partout, dans les plus hautes fonctions internationales, tout comme manœuvre dans les grandes villes du monde. Je me retrouve à 100 % là dedans.

Peut-on considérer cette rencontre comme une rencontre essentielle autour des valeurs féminines ?

Il y a dix ans, j'aurais répondu par la négative. Je ne voulais pas accorder d'importance à la journée internationale de la femme, pas dans mon travail artistique. Je dissociais la femme que je suis, de mon travail d'artiste.

Aujourd'hui je pense différemment. La parité n'est pas un réflexe dans le domaine culturel. Pas encore. L'absence de femmes dans les grandes manifestations ne choque pas assez.

En Haïti comme en République Dominicaine, les organisateurs (trices) d'expositions nous oublient systématiquement. Inès et moi sommes très conscientes de cela.

Il faut insister sur la parité. Il faut exiger 50 % de femmes dans les expositions collectives, financées par des fonds publics.

Je n'ai pas une vision propre de l'art. Je suis passionnée d'histoire. J'aime situer chaque œuvre dans son contexte.

Mon œuvre questionne souvent l'identité. Je suis femme avant toute autre appartenance. C'est mon premier pallier de ralliement, de solidarité. Bien avant la langue. Mes deux langues maternelles : le français et le créole.

Mon travail pourrait contribuer à élargir la définition de l'art féministe. Comme celui de la cubaine Anna Mandieta.

Comment parle-t-on de la femme dans une démarche plasticienne ?

Trop souvent comme des parentes pauvres.

En Haïti, tout est à construire à ce niveau là. Les hommes ont des attitudes plus arrogantes, plus héroïques... Ils s'engagent dans une carrière artistique pour briller, gagner, être les meilleurs, souvent sur le plan commercial, de la réussite matérielle ou sociale. Ils sont redoutables dans la compétition. Conquérants, toujours.

Les femmes travaillant dans le secteur culturel sont d'une génération encore frileuse, obnubilées qu'elles sont par Ces messieurs. Très peu osent défendre la création féminine.

Moi, elles ne m'ont fait aucun cadeau. Je ne leur dois rien du tout.

Il y a dans votre œuvre comme une résistance culturelle. Quelle est sa place dans le combat actuel dans la globalisation ?

Je crois que la notion de centre et de périphérie est tout à fait obsolète aujourd'hui. Il n'y a plus de villes phares, de pôle culturel comme Paris, New York ou Berlin.

Actuellement des « centres » éclatent partout aux quatre coins du globe, à Bamako, à Moncton, à Jacmel... Tout peut être médiatisé à une échelle globale...

Peut-on en conclure que votre œuvre est un espace de souveraineté que vous vous appropriez ?

Aucun diktat. ■

Entretien avec Jean-Jacques Seymour



Parenté et famille dans les cultures africaines

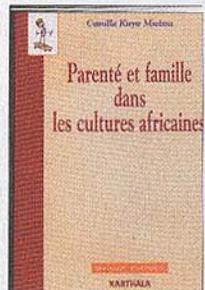
Camille Kuyu Mwissa - Editions Karthala

Dans l'Afrique d'aujourd'hui, on observe non seulement la permanence des coutumes ancestrales dans le quotidien des populations rurales et urbaines, mais aussi de nombreuses innovations. Il ne s'agit pas seulement de pratiques de contournement ou de détournement du Droit moderne, mais surtout d'alternatives qui se situent dans l'entre-deux.

Les relations matrimoniales et les relations entre les sexes sont déterminées en particulier par de nouvelles logiques sociales. Dans un contexte de crise généralisée, la vie au quotidien se caractérise en effet par une modification des rôles au sein du couple. Si les statuts des époux restent inchangés les rapports parents/enfants sont en revanche complètement bouleversés.

Dans le domaine de la parenté, l'émergence de nouvelles formes de sociabilité (le quartier, la rue, l'administration, la vie politique, le NMR...) engendre par ailleurs une néo-parenté primant parfois sur la parenté généalogique.

Camille Kuyu est né à Léopoldville, dans l'ex-Congo belge. Docteur en droit, diplômé en philosophie et en science politique, il enseigne aux universités Paris I et Paris XI, ainsi qu'en Belgique, à la Katholieke Universiteit Brussel et aux Facultés Universitaires Saint-Louis. ●



Partenariat et parité homme/femme dans la modernité aujourd'hui

Sous la direction de François Manga-Akoa
Collectif - Editions L'Harmattan

La prise en compte de l'altérité féminine est une reconnaissance normale de la part d'humanité que représentent les femmes en général et chacune d'elles en particulier.

Si l'on nous concède par ailleurs que l'altérité féminine, en son principe, a beaucoup à voir avec l'esthétique entendue comme source de créativité critique, lieu d'où émergent et jaillissent des mises en cause fondamentales de toute autorité indue, tout pouvoir pesant sur les forces de vie, alors, l'horizon de nos sociétés s'ouvrira à la mesure de la place qui sera faite aux femmes au cœur de la modernité aujourd'hui.

Dans cet ouvrage collectif, des femmes auteurs de L'Harmattan, à partir de leurs expériences socio-professionnelles respectives, ouvrent un espace de dialogue, de débat exigeant et constructif auquel vous êtes convié(e). ●

